

## I

Au début la musique jouait gentiment, gentiment jouait la musique, une rengaine légère que l'on entendait à peine, comme de loin, puis qui s'était peu à peu mise à sonner, à résonner et qu'ils étaient chaque fois plus nombreux à fredonner, ritournelle devenant unisson, polyphonie, canon, pour à la fin, tous en chœur, l'entonner à pleins poumons, les hommes de science d'abord, prônant les faits, le constat, l'empirisme, déclarant le monde intelligible, perçant à jour ses systèmes et ses lois, les philosophes ensuite, érigeant en principes l'entendement humain, la liberté individuelle, le contrat social, la tolérance et le droit, la société enfin, chantant les idéaux et la fraternité, l'égalité et la morale, la raison et les sentiments. Alors partout, dans les universités, les salons, les loges et même les cafés, tout le monde s'était mis à chanter, car voilà, la lumière, les Lumières, étaient arrivées. *Aufklärung* ! *Enlightenment* ! Les Lumières avec leur cortège de science, de savoir et de sagesse, qui allaient tout mettre au jour, et tout éclairer.

Alors l'homme majuscule, cette figure pas neuve pourtant, avait levé les bras, avait embrassé le monde d'un seul regard puis s'était mis à en battre la mesure, les rythmes, les harmonies et la petite musique était devenue cantate, hymne, symphonie, avec pour livret l'idée qu'on sortait des ténèbres et qu'on allait bientôt pouvoir tout comprendre, tout expliquer. Le grand ordre de la création ne serait plus celui d'un dieu qui bricolait du vivant avec un peu d'eau et d'argile, comme ça, sur un coin de table pour ainsi dire, non, mais il jaillissait tout droit du cerveau de l'homme, et toutes choses, roches, bêtes et plantes, qui se tenaient jusque-là dans l'enclos bienheureux de l'inclassé du monde, allaient se trouver organisées selon le grand système du vivant, un *Systema naturæ* en somme, qui ne demandait qu'à se déplier.

Monsieur de Saint-Martin la connaît cette musique. Il en est peut-être moins occupé que d'autres, mais la compagnie qu'il fréquente, elle, s'en délecte, avec ce qui est le miel de leur siècle, c'est-à-dire les sciences, les arts et la conversation. Monsieur de Saint-Martin connaît aussi la nature, même si elle est pour lui moins un système qu'un domaine, le sien, celui où il se plaît à chasser. Car monsieur de Saint-Martin est un chasseur,

rien n'y fait, c'est dans son sang, et un habile chasseur, celui qui sent, qui suit, qui sait. Alors ce jour de 1731, dans cette fin d'après-midi de septembre où avec lui le récit commence, monsieur de Saint-Martin, tel qu'on le voit là, en redingote de drap vert à boutons de cuivre, son fusil à la main, ses chiens sur les talons, chasse le gibier d'eau le long de la rivière qui traverse ses terres de Bayarne et de Soulanges, sa verte rivière et ses grands bois. Il chasse pendant que ses gens cultivent ses terres, et vu d'ici cela semble répondre à un certain ordre du monde dans lequel se répondent le paysan et le seigneur, un monde dans lequel les uns cultivent pendant que les autres chassent. Monsieur de Saint-Martin connaît ses gens. Il connaît aussi ses champs et ce qui y pousse, mais ce qu'il sait encore le mieux ce sont sa rivière et ses bois, sa verte rivière et ses grands bois, lui qui y chasse tous les jours, tout le jour parfois, tant il ne se sent bien que là, et préfère de loin arpenter ses terres plutôt que de rester avec la compagnie. Alors pendant qu'elle converse, monsieur de Saint-Martin reste à l'affût, et s'il parle parfois, c'est avec ses gens, des récoltes et du temps qu'il fait certes, mais surtout des bécasses vues à la passée, des hases de l'année ou du nombre de daguets dans la harde de la combe.

Le reste du temps il est le plus souvent taciturne, préférant marcher seul, son fusil à la main, ses chiens sur les talons. Ce qui est étrange quand on y pense, parce qu'il s'appelle Euphème, Euphème Marie François Balaric de Saint-Martin et qu'en grec, Euphème, ça signifie bonne parole. Monsieur de Saint-Martin parle peu, mais s'il n'est guère versé dans la conversation, les sciences et les arts que cultive la compagnie, il n'en pense pourtant pas moins comme elle, comme eux tous, et vit tout autant qu'eux dans ce siècle qui éclaire tout avec exactitude, un homme de son temps quoi, ce temps pétri de savoir et de raison pour qui choses, bêtes et gens entrent dans des catégories définies, dessinées par Dieu et ordonnées par l'Académie, un temps dans lequel l'homme occupe une place, l'animal une autre et où une bête n'est pas l'égal d'un humain. Ainsi monsieur de Saint-Martin sait sa place, tout comme ses chiens savent la leur, à coups de pied quand il le faut, tout comme le gibier la sait aussi, surtout au moment d'entendre la meute aboyer et de détalier au fond de la forêt.

Monsieur de Saint-Martin avance d'un bon pas, dépasse l'embouchure et rejoint la combe, là où la rivière s'élargit en un grand virage vers l'aval et où le courant

se calme. Il ralentit, odeur de vase, souffle doux et tiède, petit bruissement des feuilles dans l'air du soir. Monsieur de Saint-Martin lève les yeux en interrogeant le ciel, le ciel d'où le regarde avec bienveillance le Grand Chien Universel dont il est lui, Euphème, sans le savoir, sans en avoir en aucune façon le sentiment, la simple créature, la chose même. Le Grand Chien Universel voit le visage de monsieur de Saint-Martin tourné vers lui, une haleine chaude et humide passe, les feuilles bougent à nouveau et les chiens qui, eux, savent, courbent l'échine, l'air craintif, les oreilles dans le vent. Sous l'effet de ce souffle tiède qui l'enveloppe, monsieur de Saint-Martin ferme les yeux, étire sa nuque, se sent bien. Il a son fusil sous le bras, ses chiens sont près de lui, la lumière est douce, l'air du soir aussi, tout est disposé à la perfection. Il ne sait pas encore que ce jour-là, dans ce calme-là, le Grand Chien Universel lui a préparé une rencontre face à laquelle les catégories dont il pense qu'elles s'appliquent naturellement à toute chose vont être à jamais bouleversées. Soudain les chiens grognent, monsieur de Saint-Martin se tourne vers eux, leur fait signe de se taire puis il observe la combe, la berge, hume un peu l'air avant d'épauler son fusil. Lentement il promène son canon, voit défiler à sa pointe les saules, le miroir d'eau,

la ligne de lumière à la limite de la courbe et attend, là où la rivière est presque comme un lac à cette heure tranquille, que se posent colverts, vanneaux, courlis ou poules d'eau. Justement en voilà une qui apparaît au bout de son fusil, petite masse ronde et noire glissant à la surface. Son œil s'aiguise, sa respiration se suspend, il ajuste, son doigt se resserre sur la gâchette face à la petite tache sombre qui se détache loin là-bas. Et pan.

Et plouf. La poule d'eau a plongé. Monsieur de Saint-Martin est stupéfait. Certes ce n'est pas la première fois qu'il en rate une, mais jusqu'ici toujours elles s'en-volaient. Il regarde, scrute la surface lisse, ne voit rien, attend. Le Grand Chien Universel penche la tête, souffle tiède à nouveau, bruit des feuilles, un court moment de calme, puis un remous, et tout à coup une créature surgit d'un bond à trente pas avant de s'accroupir sur un rocher, un tronc et deux bras, des épaules et un cou, une face noirâtre percée de deux yeux clairs qui le regardent d'un air méfiant. Quel étrange animal. Non, ce n'est pas un animal mais une forme humaine se dit-il. Une forme humaine, oui, mais jusqu'à quel point ? La créature se tient en équilibre sur les talons. Elle a un poisson vivant dans chaque main et une anguille dans la bouche qu'il la

voit avaler d'un coup, presque sans la mâcher. Monsieur de Saint-Martin regarde, fasciné. La créature, posée sur ce rocher au milieu de la rivière, continue de manger. Elle prend un des deux poissons et le déchiquète avec les dents de devant en petits morceaux qu'elle engloutit directement. Elle le termine, attaque le second, ne regarde toujours pas monsieur de Saint-Martin qui reste là figé, son fusil à la main, pendant que ses chiens, nez au vent, continuent d'aboyer. Lui, tout entier à l'observation de cette créature, regarde ses mains, ses dents, les morceaux de poissons qui se détachent, ses pieds qui se recourbent sur la roche pour mieux s'y agripper, les quelques morceaux de peau et d'étoffe qui recouvrent son corps noir et maigre, ses cheveux comme une touffe d'étaupe ou de crin posée sur la tête et il lui semble même entendre le bruit de sa mastication, les spasmes du poisson déchiqueté et le basculement des morceaux palpitants dans le gosier, tout cela malgré le bruit de l'eau soudain menaçant, l'agitation des feuilles et les aboiements des chiens.

Monsieur de Saint-Martin est tout entier rassemblé en un point unique, un point vertigineux situé derrière les dents de cette créature dans lequel il est lui-même en train de basculer. Le Grand Chien Universel voit

tout cela, se gratte une oreille avec une patte puis re-  
trousse ses babines. La créature finit le deuxième pois-  
son, se lèche les doigts, jette un œil vers le chasseur pé-  
trifié comme pour s'assurer qu'il n'a pas bougé avant  
de sauter dans l'eau. Elle disparaît, puis ressort un peu  
plus loin et reste sans bouger, le menton immergé, la  
bouche ouverte, buvant à l'aide de petits mouvements  
de la langue, à la manière des chiens se dit monsieur de  
Saint-Martin, et à nouveau, fasciné, il devient chaque  
gorgée d'eau qui disparaît dans le gosier de cette créa-  
ture, là, devant lui, venue du fond de l'eau, du fond des  
temps, de ces temps où bêtes et hommes se roulaient  
aux mêmes boues, buvaient aux mêmes rivières, déchi-  
quetaient des aliments qu'ils se disputaient les uns aux  
autres et il semble à monsieur de Saint-Martin qu'au-  
tour de la créature surgissent tous les animaux qui de-  
puis les origines sont passés dans la combe, aurochs à  
grandes cornes buvant lentement, félins à dents courbes  
s'ébrouant côte à côte, pachydermes laineux s'asper-  
geant de leur trompe sous des fougères géantes, grands  
oiseaux aux ailes de peau fouillant la vase de leur bec à  
la recherche de serpents écailleux, phacochères aux yeux  
plissés ou tortues géantes soufflant une brume boueuse  
par les naseaux. Un souffle chaud et humide encore,



la créature replonge, les bêtes disparaissent. À nouveau le paysage vide, les chiens silencieux, la rivière apaisée puis un léger remous avant que ne ressorte sur l'autre rive un corps frêle, silhouette noire et maigre, à peine d'un adolescent, qui se redresse soudain et se retourne, plantant son regard comme deux crocs dans les yeux de monsieur de Saint-Martin avant de disparaître dans le taillis avec agilité. Plus rien. Il est pétrifié. Qu'a-t-il vu ne cesse-t-il de se demander. Qu'est-ce donc que cette créature, ni homme ni bête ni mâle ni femelle se dit-il encore, tout en réalisant qu'il lui a semblé remarquer, sous les peaux dont elle est couverte, la forme d'un jeune sein, et une pensée traverse l'esprit de monsieur de Saint-Martin, l'esprit et aussi curieusement le bas de son ventre, souffle chaud là encore, car la rencontre avec cet être éveille en monsieur de Saint-Martin un drôle de désir, comme d'un accouplement peut-être, ou plutôt d'un corps-à-corps avec cette créature mi-humaine mi-animale qui lui donne envie de se fondre, de saisir et de sentir, comme il sent le gibier, comme il se fond dans les bois, comme il se mêle à ses chiens.

Le soir de sa rencontre avec la créature, monsieur de Saint-Martin retrouve la compagnie, se tait, ne parle